

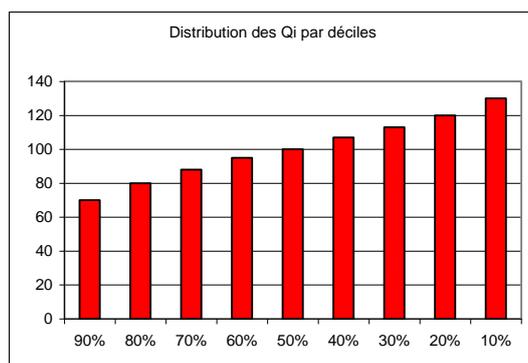
S'il est possible de mesurer tant bien que mal ce que sont les différentes formes d'inégalités que nous connaissons, tel n'est pas le cas des différences, sauf quand ces dernières procèdent justement d'inégalités de conditions. C'est que la différence est bien davantage un ressenti, ou une posture, qu'un concept opératoire.

Il y a, bien entendu, de la diversité au sein de toute communauté, et c'est tant mieux ; mais cette diversité est secondaire et parfaitement gérable sans qu'il soit besoin de légiférer ni d'embraser l'opinion, en faisant descendre des « tribus » dans la rue. J'ajoute que ce qui met notre humanité à feu et à sang (« bellum omnium contra omnes ») c'est bien plus la violence de similitude (mimésis) que la violence différentielle. Nos ennemis sont bien souvent des gens qui veulent la même chose que nous, **précisément parce qu'ils nous ressemblent** : c'est pourquoi les guerres intestines sont les pires de toutes. D'une certaine manière, toutes les guerres le sont, puisqu'elles ne font qu'opposer les « semblables » que nous sommes « au-delà de nos différences ».

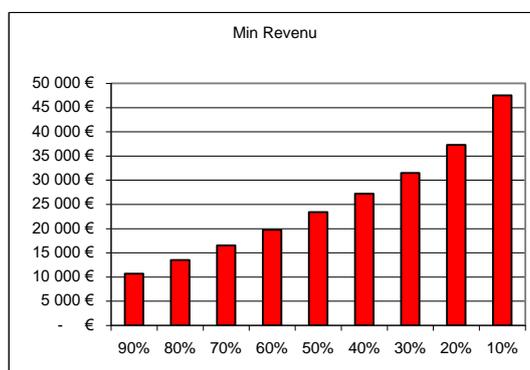
Chacun peut constater que l'inégalité sociale -qui est de mise dans toutes les sociétés sans exception- est la plus significative de toutes les différences, et ce d'autant plus que les hommes, se ressemblant beaucoup plus qu'ils ne veulent bien le dire, ont à peu près tous les mêmes désirs, d'où cette compétition acharnée qui les oppose (sur ce point, René Girard me semble indépassable).

Or cette différence considérable des situations de fortune ne s'explique pas ex ante par des différences proportionnelles de performances, ce qui la rend insupportable et provoque de la violence sociale, dès lors qu'elle est connue du plus grand nombre.

Il est de fait qu'il y a des gens qui gagnent 1000 fois plus que d'autres, alors qu'on sait très bien que personne n'est 1000 fois plus performant que ses semblables dans aucun domaine (il suffit de considérer la distribution gaussienne des QI dans la population).



Et de la comparer avec la distribution des revenus, dont la pente est bien plus prononcée :



L'interaction sociale produit donc spontanément une amplification considérable des gradients initiaux au sein de notre espèce, et ce indépendamment de cette égalité formelle proclamée par la Déclaration des DHC dont nous sommes si fiers par ailleurs. Il faut croire d'ailleurs que nos constituants étaient au fait de cette diablerie puisqu'il a fallu attendre 1848 pour que soit aboli le suffrage censitaire, preuve que l'égalité des droits civiques n'est nullement cet absolu que l'on proclame a posteriori. Notre chère république s'est longtemps méfiée des « classes dangereuses », c'est-à-dire de la canaille, de cette « plebs truculanta » des sans-culottes et des communards qui épouvantait si fort la bourgeoisie du XIXème siècle.

A partir des années 70, on a insisté beaucoup sur le « droit à la différence », idéologie qui coïncide avec l'émergence de cet individualisme de masse qui s'est imposé dans nos sociétés. Moi qui suis breton d'origine, je suis passé, en quelques années (merci à A.Stivell, Olympia 1972) du statut de plouc honteux à celui, enviable, de « régional à forte typicité ». Et ma Bretagne s'est mise à « vendre sa différence » à qui mieux mieux, ce qui est un business parmi tant d'autres. Ce faisant d'ailleurs, elle a bien évidemment perdu une partie de son âme, comme ces étoiles dont on perçoit la lumière quand elles n'existent plus.

Ce qui a amené nombre d'humanistes à glisser subrepticement de la cause sociale (le peuple, au sens de prolétariat) à la cause sociétale (les minorités visibles), du gauchisme tout court au gauchisme culturel. L'axe différentialiste s'est donc substitué, dans notre indignation, à l'axe égalitariste devenu hors de portée par suite du triomphe du marché tout-puissant sur la promesse socialiste devenue totalitaire. Dans les métropoles mondialisées, où se jouent les enjeux de civilisation, la Gay Pride s'est substituée avantageusement à la Fête de l'Humanité.

De nos jours, la passion différentialiste l'emporte de beaucoup sur la lutte des classes, comme si l'opinion désabusée avait fini par accepter cette naturalisation de l'injustice sociale professée par la doxa néo-libérale depuis 40 ans. C'est ainsi que la gauche Mitterrandienne en est arrivée à faire des « minorités » son cœur de cible électorale (cf les analyses du think tank Terra Nova en 2011, pour le compte du PS).

Tout compte fait, pour les progressistes fatigués que nous sommes, il s'avère plus facile de combattre les préjugés que les privilèges.

L'abandon progressif de la cause du peuple par ceux-là mêmes qui ont vocation à l'incarner est une des causes de la montée des populismes, ces derniers ayant parfaitement compris, comme dans les années 30, qu'il y avait là un espace politique à occuper. On aura du mal à les en déloger.

Le renoncement à la question sociale (9 millions de pauvres en France, selon les critères de l'INSEE) suppose la mise en scène constante des « différences visibles » par la société du spectacle annoncée par G.Debord. Le logigramme est à peu près le suivant :

1. Le « différent » se forge (bruyamment) une identité différentielle, de préférence provocatrice
2. Une fois que cette distinction est validée par la majorité des indifférenciés, il se met à clamer haut et fort qu'il est victime d'une « stigmatisation » (mot-valise de notre époque, qui a remplacé la « répression » chère à ma jeunesse)

Les conséquences de cette rage différentialiste sont non négligeables :

- Escamoter la question sociale (à savoir la pauvreté-précarité-exclusion socialement performée)
- Entretenir une adversité identitaire, en provoquant et en ringardisant les gens ordinaires qui forment la majorité du corps social
- Mettre en cause la prééminence gênante du fait majoritaire (ex : le referendum de 2005 sur la constitution européenne, bafoué sans scrupule par l'adoption du Traité de Lisbonne en 2008)
- Faire basculer dans le populisme bas de plafond le peuple lui-même, devenu introuvable et transparent
- Cliver le territoire entre les métropoles surmédiatisées (40% de la population) et les territoires périphériques (60%) livrés à eux-mêmes et privés des bénéfices de la mondialisation

L'idéal civique de notre IIIème République reposait sur une conception universalisante -donc uniformisante- de l'individu-citoyen abstrait de toute appartenance communautaire. Il s'agissait de constater que les hommes sont bien plus similaires, dans leurs attributs et dans leurs projets, qu'ils ne feignent de l'être afin de se distinguer par des jeux d'acteurs assez puérils.

En cherchant à « se donner un genre », les gens ordinaires finissent par tous se ressembler, selon un idéal-type que la sociologie et le marketing des big data savent parfaitement cartographier. L'économie de marché raffole du différentialisme : il n'y a rien de plus tolérant que le capitalisme.

Ironie du sort, le banal recherche la distinction à tout prix alors que l'original profond (au sens de : celui qui n'est pour rien dans sa différence) aimerait ressembler à Monsieur Tout le monde. Les exclus sont invisibles, ne s'exhibent pas, ne défilent pas et vivent dans la honte d'eux-mêmes, passion triste si peu compatible avec cette « culture du narcissisme » qu'annonçait Ch.Lasch en 1979.

L'égalité en droit, telle que nous la connaissons plus ou moins, est parfaitement compatible avec toutes les différences plus ou moins artificielles que nous revendiquons pour avoir le sentiment d'exister, et qui sont excellentes pour le commerce. Elle est malheureusement compatible aussi avec ces différences substantielles qui forment l'exclusion (à savoir le handicap et la pauvreté), la vidant de tout contenu et engendrant la mise en question du politique.

L'égalité en fait, qui est une utopie qui en vaut la peine (mais qui comporte le risque totalitaire), supposerait que l'on néglige le brouhaha de la distinction pour se concentrer sur les mécanismes de la répartition des richesses, qui est au fond la seule question qui vaille, et que l'on cesse de faire comme si le peuple n'existait pas, alors qu'il est si facile de le rencontrer, dans un bureau de tabac ou dans une société de boules de fort (à 50 mètres de chez moi).

Mais faire cela porte un nom dont nous ne voulons plus, pour l'avoir trop chéri, et dont l'abandon signe la faillite de ma génération : la Révolution.